



Oh! oh! me dit-il en me saisissant au collet. — Page 342, col. 1.

qu'on aurait pu les comparer au bourdonnement lointain d'une cloche, que la théorie morale que venait de développer son compagnon ne s'appuyait pas sur des arguments bien solides.

Il était alors six heures et demie du soir, les splendides équipages et les élégants cavaliers rentraient en se suivant rapidement.

Jamais le temps n'avait été plus beau, c'était le plus délicieux moment de la journée. Le ciel était d'un bleu d'azur magnifique, sur lequel se détachaient quelques légères vapeurs blanches presque immobiles, car pas un souffle n'agitait les feuilles des arbres.

Naples, Albano, Sorrente, n'auraient jamais eu plus beau ciel, et le soleil, en disparaissant à l'horizon, inondait tout ce que l'œil pouvait embrasser, la terre, le ciel, les champs, les maisons et les jardins, d'un flot de lumière dorée.

A sept heures, M. Chichester et son nouvel ami, se mirent à table dans la salle à manger de l'hôtel Clarendon.

Depuis le potage à la tortue jusqu'aux sorbets glacés, servis entre les deux services, tout était délicieux, les vins étaient exquis.

Le dîner se passa donc fort agréablement et Richard était de plus en plus enchanté de son ami; il fut seulement quelque peu étonné de la facilité avec laquelle M. Chichester absorbait des quantités considérables de vins, sans en paraître incommodé.

M. Chichester lui raconta diverses anecdotes, des bons mots et des aventures extraordinaires, de sorte que Richard apprit que son ami avait non-seulement visité l'Europe, mais qu'il était l'ami intime de plusieurs souverains.

Ces détails se produisirent naturellement dans la conversation et n'eurent pas trop l'air d'avoir été amenés volontairement, ce qui leur donnait un cachet de vérité et d'importance.

Vers neuf heures environ, l'honorable M. Chichester proposa de se diriger vers la maison de madame Arlington.

Richard, qui avait été entraîné, par l'intérêt

toujours croissant de la conversation et par l'exemple de son compagnon, à boire un peu plus que de coutume, était maintenant enchanté d'avoir à passer une soirée agréable, et il se rendit avec empressement au désir de son amphitryon.

Madame Arlington occupait dans Bond-street un splendide appartement composé de deux étages, situé au-dessus des magasins d'un marchand de musique.

Ces deux messieurs s'y rendirent à pied, et quelques instants après, on les annonçait dans le salon, où se trouvaient le baron et sa belle compagne.

BERNARD DEROSNE.

La suite au prochain numéro.

LE NEVEU DE MA TANTE

PAR CHARLES DICKENS.

J'ai déjà dit que j'ignorais comment cette idée désespérée m'était venue à l'esprit, mais qu'une fois là elle y resta et s'y transforma en résolution inébranlable, non que je fusse positivement convaincu qu'il en résulterait pour moi quelque chose d'heureux, mais rien n'aurait pu me détourner de l'exécution.

Depuis la nuit où cette pensée avait entretenu mon insomnie, cent fois et cent fois encore je m'étais raconté à moi-même la vieille histoire de ma naissance que ma mère aimait tant à redire et que j'aimais tant à lui entendre répéter. Ma tante était, dans ce récit, un personnage imposant et redoutable; mais il était un petit détail de son apparition qui me donnait un peu de courage. Je ne pouvais oublier que ma mère prétendait avoir senti qu'elle touchait ses beaux cheveux avec une main caressante. Peut-être n'était-ce qu'une supposition gratuite de ma mère, mais je m'en emparai comme d'un fait; j'en conclus que ma terrible tante n'avait pu s'em-

pêcher d'éprouver un tendre intérêt pour cette pauvre jeune mère, dont l'image angélique ne me quittait jamais. C'en était assez pour me faire espérer que quelque vif qu'eût été son désappointement de voir venir au monde un neveu au lieu d'une nièce, elle ne repousserait pas trop durement le petit orphelin qui viendrait se livrer à elle.

Comme je ne savais même pas où demeurait miss Betsey, j'écrivis une longue lettre à Peggoty et lui demandai, incidemment, si elle pouvait me l'apprendre, ajoutant que j'avais ouï parler d'une dame du même caractère, qui habitait une ville que je nommais au hasard, et que je serais curieux de savoir si c'était la même. Dans un autre paragraphe de la même lettre, je disais à Peggoty que j'avais un grand besoin d'une demi-guinée, et que si elle pouvait me prêter cette somme, je lui dirais plus tard, en la lui rendant, ce que j'en voulais faire.

La réponse de Peggoty arriva bientôt, réponse affectueuse et contenant la demi-guinée... Hélas! que de peine elle avait dû se donner pour la soutirer du coffre de M. Barkis! Elle m'apprenait que miss Betsey vivait près de Douvres, mais sans pouvoir dire si c'était à Douvres même, à Hythe, à Sandgate ou à Folkestone. Un de nos journalistes, à qui je fis quelques questions sur ces trois localités, m'ayant dit qu'elles étaient toutes rapprochées les unes des autres, je pensai que cela me suffirait et je me décidai à partir le dernier jour de la semaine.

Honnête enfant et ne voulant laisser après moi qu'une mémoire honorable, je me considérai comme obligé de rester jusqu'au samedi soir. J'avais reçu une semaine d'avance lors de mon installation. Je ne devais donc pas me présenter au comptoir à l'heure ordinaire pour y toucher mon salaire. C'était pour cette raison que j'avais emprunté la demi-guinée, ne voulant pas non plus me mettre en route sans avoir de quoi fournir à mes frais de voyage, en conséquence, le samedi soir venu, au moment où les autres se rendaient